

Ne se le demandaient-ils pas aussi, ces Turcs qui, à certaines heures, voyaient errer dans Sainte-Sophie, en groupes nombreux et recueillis, leurs longues bottes à la main, des soldats géants aux yeux bleus et au poil roux, des femmes qui traînaient peureusement leurs pieds nus le long des nattes de paille, les mains jointes, le regard baissé, la tête serrée dans un mouchoir de couleur ? n'avaient-ils pas le sentiment de n'être plus chez eux, même à Stamboul, lorsque, entrant chez le boulanger, le boucher ou l'épicier, ils entendaient parler russe ? Et pourtant nul ne montra plus de respect et de compassion que le Turc pour l'infortune de ces exilés, plus de tolérance pour les entreprises parfois peu discrètes de ces intrus. J'ai compris alors combien avait été artificiel le mouvement créé en 1914 par la propagande allemande. Il fallait à tout prix réveiller la haine du Turc contre l'ennemi héréditaire : la guerre contre la Russie était la seule dans laquelle on pût prétendre entraîner l'empire ottoman. Encore devait-on s'attendre à des résistances tenaces. Pressenti par un de ses conseillers, de qui je tiens le propos, Mehmed V lui répondit : « Nous attaquer à la Russie ? mais elle est si énorme, que son cadavre même suffirait à nous écraser. » A ces sages appréhensions, Talaat, Enver et Djemal devaient opposer victorieusement leur ambition et leur audace. Plus tard, lorsque les Allemands signèrent avec les Russes la paix de Brest-Litowsk, les Turcs n'y comprirent plus rien. Ils n'en durent pas moins continuer à se battre : l'Allemand était chez eux et parlait en maître.

Que reste-t-il aujourd'hui de toute cette propa-